

"Priorité un : / Assurer le retour d'un organisme pour analyse. / Toute autre considération est secondaire. / L'équipage est sacrificable\*."

Séquence « Maman-ordre Wayland-Yutani 937 » in « Alien. Le huitième passager », Dan O'Bannon & Ridley Scott, Brandywine production & 20th Century Fox, 1979.

« Tel était le but des expériences : projeter dans le temps des émissaires, appeler le passé et l'avenir au secours du présent »

*Chris Marker, La jetée, 1962.*

« Il faut des décors qui, s'ils représentent quelque chose, donnent l'impression d'un quelque chose construit seulement pour durer deux heures. La réalité du temps doit être rétablie (...) La construction du décor à partir d'éléments mobiles correspond à une nouvelle manière d'envisager notre environnement : elle le montre transformé et transformable, rempli de contradictions dans une unité instable. L'observateur doit être en état de procéder en esprit à l'échange des éléments, donc d'effectuer des montages (...) Tout doit être provisoire et pourtant faire preuve de respect. Il suffit qu'un lieu ait à la fin la crédibilité d'un espace perçu en rêve. »

*Bertold Brecht.*

« Mais, dis-moi : est-ce que tu sais que tu es sur Terre, là, au moins ? »

*Une collègue, houspillant un élève dans le couloir après x mots non signés dans le carnet pour « travail non fait ».*

# **Du retour vers le futur à vers le futur du retour puis le tour du futur revers...**

Imaginez un futur proche. Disons : tout à l'heure. Imaginez un futur proche comme une boîte de Pandore éventrée qui ouvrirait sur un autre, bien plus éloigné... Placardé sur le toit du collège, comme surgi de nulle part ou de retour du futur, hiératique & inopiné, le logo immense de l'abominable conglomérat « Black Mesa <sup>1</sup> »... Juste un peu plus tard dans le mois, s'y substituant sans prévenir, dans un format pas moins publicitairement prétentieux, celui du trust « Wallace corporation »... Aussitôt après, ailleurs, le

brand jupitérien du cartel « Omnicorp (OCP) »... Ensuite, dans la foulée, en salle de SVT, celui de la holding « Umbrella »... Puis, en salle de Techno, celui de la fatale start-up « Cyberdine Systems »... A sa suite, dans d'autres recoins, d'autres salles, d'autres couloirs, celui de l'inquiétant consortium « Voight Kampff », de l'étrange maison-mère « Tyrell » ou de l'invasive zaki « Psychasec », de l'implacable firme « precrime » ou de la peu vegan « Soylent corp »... Et après, le monopole pan-galactique « Choam »... Et la cauchemardesque filiale « Recall »... Et la misanthrope holding « Weyland-Yutani »... Et puis, la multinationale troyenne « Con-am 27 »... Et... Et plein d'autres encore... Un « name dropping » & un « turn over » (*Le sabir globish d'affranchis n'est-il pas de rigueur en pareille situation ?*) hallucinés... Un *business as usual* évoquant vaguement de féroces fusions-acquisitions ou des O.P.A agressives, des liquidations iniques ou des délocalisations sauvages, des faillites stratégiques et des joint-ventures machiavéliques... Oh ! Oh, où est-on, là ? En combien, au juste ? C'est quoi, ces machins placardés, toute cette pub ? C'est quoi, pour faire court, ce cinéma ?

... C'est quoi, donc, tout ce cinoche ? Seulement une tentative « do-it-yourself » — qui ne viserait que notre édification à l'arrivée — de forcer le présent à ne plus « faire écran » aux



futurs qu'il promet et dont il assure la gestation... Extrait du background, du décorum ou de l'iconographie des films, anime ou cinématiques d'anticipation & de science-fiction orientés *cyberpunk* ou *hard-sf* — nouveaux mondes moyennement chimériques où tout se vend & s'achète & productions notoirement enclines à développer un « univers étendu » pour satisfaire la voracité d'imaginaire (... *Et de vraisemblance !*) du fandom — , tiré, en l'état, comme autant de

« citations <sup>2</sup> » ou de *blow-up*, tout un florilège de logotypes de « super-boîtes » avec leurs devises ronflantes... Des enseignes moins « bidons » que *fictives* qui permettront d'adopter/adapter aussi & surtout les principes essentiels & la remédiation rétrograde du « cinéma sans caméra » ou « cinéma-papier » tels que manifestés par Erik Bullo <sup>3</sup>... Un *remake* bizarre assuré, dès les premiers jours d'octobre, par les volontaires du « Club Cinéma-bis <sup>4 & 5</sup> » qui occupent paisiblement leur pause méridienne en peignant d'immenses panneaux publicitaires au statut nébuleux & à la finalité incertaine (*Quoi que... Pas tout à fait...*) : installés ici & là, depuis quelques jours, au compte-gouttes, des *brands* ou « identités visuelles » tape-à-l'œil de fantasmes de sociétés à responsabilité outrancièrement limitée & très décomplexées sur le versant militaro-industrieux...

... En un tour de main, on obtiendra un fondu déchainé d'images gelées qui, toutes, « appartiennent à » & « témoignent de » vieux futurs avec encore un peu d'avenir... Effets de réel dans les fictions pour salles obscures et, *crevant l'écran*, échardes d'extrapolation dans le réel à découvert... Schrapnels d'arrêts sur images ou dépicions exorbitées qui ont en commun une inclination à la critique sociale en sourdine (*« petite musique », certes, mais entêtante !*), ou plutôt un certain *air de ne pas y toucher* idéologique : celui-là même



indispensable pour atteindre à un réalisme confondant dans la mise en montre sous-exposée des innombrables tares de notre crépusculaire moment historique comme du futur anamorphosé qu'il esquisse et auquel il introduit... De fait, tous ces films — « no future » par destination bien que « science-fiction » par nature — dénoncent en filigrane la vénalité & le cynisme sans limite, l'empire & la prédation extrêmes de tentaculaires entreprises devenues, pour soutenir leur turbo-croissance opportuniste et leur velléité scélérate de contrôle, pour se dérober aux obligations communes, pour assurer leurs arrières en toutes circonstances, des méta-mafias off-shore ou des para-gouvernements spectraux sur le

modèle de ceux mis sur la sellette aujourd'hui... Des entités rogues de demain pas moins féroces que des cartels de la dope d'aujourd'hui <sup>6</sup>, avides d'espace profond à mettre sens dessus-dessous & de systèmes éducatifs à mettre sous tutelle à grand renfort de moocs biaisés et de produits dérivés gratos, entre autres marottes ou tocodes... Des machines à cash clair-obscur tenues la bride courte par des über-PDGs narcissiques, callous-unemotional « qui-assument-sans-tabou », ploutocrates riches-à-crever-mais-non-en-fait, mégalomanes, intouchables & volontiers psychopathes... Des structures manipulatrices avec DRH barbouze + black ops & lobbies-saxifrages enclines à néantiser ou à s'aliéner définitivement tout ce que les démocraties & états-nations — exsangues, gangrénés & impuissants, ravalés à l'état de faire-valoir ou de condominiums vampirisés — bien incapables de mettre en œuvre une CAC-quarantaine, ne peuvent plus & ne savent plus alors défendre & entretenir au service de la communauté ou du péquin de base...



... Tout ça, donc, répétition de foutaises bêtasses fabriquées par des pythies péremptoires, politiquement & artistiquement à la ramasse, à mille lieues des réformistes & *savegardants*



pouvoirs intermédiaires, pour un public infantile, paranoïaque & abruti seulement amateur de boum-boum mâtiné de conspirationisme désespéré ? Non, pas vraiment... Loin de là, même, peut être... Avant-courriers du pire en gestation, quelques exemples contemporains aussi véridiques, avérés, que bien délétères ou crapuleux (*Jusqu'à l'ignominie pure et simple*) laissent à penser *a contrario* que ces séries B ou Z, avec leur barnum *lowbrow* mais leurs arrière-plans socio-politiques anticipés, sont plus

lucides, plus visionnaires et plus utilement critiques à terme que beaucoup d'autres formes d'expression artistiques, labellisées « haute culture » & suintantes de lyrisme angélique, de sublime & d'éthique compensateurs 7... Parce qu'au moins, dans ces films proleptiques bourrés de « mauvais plans » (*Au figuré & parfois, au propre aussi !*) — qualité aux allures de vertu & d'alarme —, le réel détestable ne dépasse jamais la fiction grotesque, puisqu'il n'en est que la forme babillée, originellement & tragiquement...

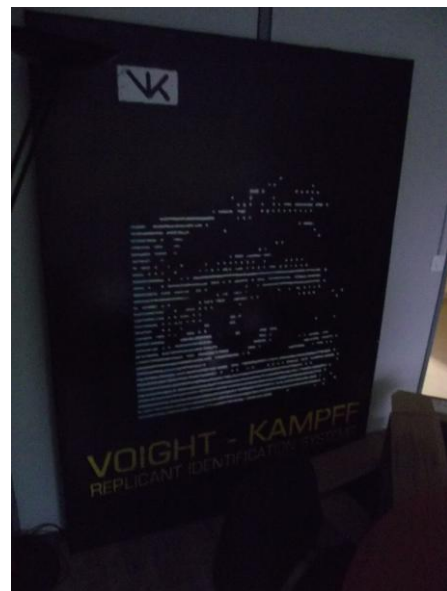
... Et les images fabriquées par le club « cinéma-bis », alors ? Techniquement, pour nous, rien d'extraordinaire. Pour ne pas dire, le rouge aux joues, presque minable. Au sujet de *la toile à se faire*, la mise en œuvre sera toujours la même, jusqu'à devenir un labeur routinier pas vraiment différent du coloriage soporifique 8 :



une peinture à la glycéro premier prix trop diaphane au recto, à l'acrylique premier choix qui se désolidarise du support dès les prémisses du séchage au verso. Le tout venant remplir un dessin au rétroprojecteur clignotant reporté au marqueur indélébile en fin de course sur une bâche plastique vaguement tendue sur un châssis en bois recyclé rétif aussi bien à la rectilinéarité, à l'orthogonalité qu'à la planéité... Symboliquement & esthétiquement, en revanche, la mise en place, l'exposition proprement dite passera par la *potemkinisation* d'un lieu. Autant dire, par

conséquent, que l'installation *in situ* sera une opération d'un autre étiage & autrement déterminante : elle concentrera, en fait, la totalité de l'art & de la manière du projet. Il s'agira d'introduire à *temps* la dite publicité fictive idoine au bon endroit de notre réel (*devenu décor à son tour*), de mettre présentement sous les yeux de tous une idée que chacun

pourrait avoir derrière la tête, d'ores et déjà, au sujet de l'avenir. Et pour se faire, de fabriquer un « flash-forward » étrangement vériste en remettant au goût du jour une multitude de « flash-backs » dystopiques aux dates de péremption en voie d'être dépassées. Le tout sans jamais prétendre atteindre autre chose qu'un *banal* ou un *ordinaire* qui constitue, à la vérité, l'essentiel de notre rapport inattentif au monde... Pour réussir ce tour de passe-passe & de fardage, pour montrer de quoi demain sera fait en l'absence de pellicule, il faudra alors convoquer le « génie du lieu »... Si possible avec un soupçon de « mauvais esprit » revendiqué, *révélateur* parce qu'incisif (*Ce qui exige, afin d'assumer et de contenir les interprétations discréditées qui en seront, sans doute, faites : une connaissance fine de l'endroit, de son histoire & de ce qui s'y passe à un moment donné ; du contenu du film, de ce*



*qui s'y déroule & comment il a été reçu ; de ce qui est sous-entendu, implicite ou impensé dans l'un et l'autre ; en quoi la mise en présence d'un fragment de fiction culturellement identifié & d'un bout de réel politiquement circonscrit les modifie définitivement, l'un comme l'autre & ensemble aux yeux & à la compréhension des spectateurs-par-destination et acteurs-malgré-eux qui ne pourront que se demander ce que tout ceci —et eux avec — font ici... Ce qui peut être drôle... Ou funeste... Ou intéressant... Ou... Mais ironique, toujours.)... Pour voir enfin ce qui se passe/pourrait se passer & ce qui en sort/pourrait advenir 9...*

... Et les participants du « club cinéma-canal historique <sup>10</sup> » & du « club cinéma-bis » — avant de vaquer à d'autres occupations plus terre à terre ou *Terre à Terre* — de documenter patement ce mirage, cette *vision*, cet état, second, transitoire, épiphanique, précipité, hallucinatoire en faisant, cette fois, un film, effectivement animé <sup>11</sup>. Mais d'archive & à vocation seulement documentaire, sans style aucun, ainsi qu'un résidu ou preuve d'une activité passée : un plan fixe, non scénarisé, cadré par la contingence, exempt de montage (*Bah, « sa vérité est ailleurs »...*)... Définitivement brut & objectif... Sans à-côté de mise de scène & encore moins d'état d'âme... Comme un film tournant en boucle à seule fin de ne pas faire d'histoire. Ou, ainsi qu'un film sans parole (*Mais « parlant »*) sur une image immobile qui, elle, a *contrario*, paradoxalement, n'en finirait pas de *faire son cinéma*...

B. P. Yario & P. G. Spota

## Notes.

\* Puisqu'on parle de « sacrifice », « d'équipage » et « d'équipage sacrificable »... Le club « cinéma-bis », tous les jeudis (*Mais pas que !*) à la pause méridienne (Entre midi & deux, quoi !), c'est : Aymerick « Dallas » Rivet, Manon « Pollock » Baralle, Charlie Pilot, Camille Chabernaud, Thonin Barthel, Marie Marie, Wendy Prudhomme, Loane Devaire... Un groupe de pointe aux baskets et à la sape bientôt maculés de glycéro discount encadré (*Sans beaucoup d'angles droits...*) par Philippe « Weyland » Guiot & Benoît « Yutani » Piottin... La base arrière du club est en salle 23, second étage... Au passage, un grand merci aux membres de la Vie Scolaire qui s'accommode de notre mode d'exercice, faisant la part belle à la stochastique, à l'anarchisme soft, à l'improvisation, à l'opportunisme et aux contingences... Et on l'annonce, sans rien spoiler, avec sept mois d'avance : la même joyeuse bande sera à la manœuvre en mai-juin pour faire les 100 m<sup>2</sup> de décors peints de la fête de fin d'année 2019... Avec toujours quelques références cinématographiques dans le viseur, et de l'huile essentielle de « B », et du lourd, et du *borderline* encore : « Carrie » (*Brian De Palma, 1977*), « Christine » (*John Carpenter, 1983*), « Chromosome 3 » (*David Cronenberg, 1979*), « Breakfast Club » (*John Hughes, 1985*), parmi d'autres...

1. Pour, celles & ceux qu'il faut bien appeler par leur nom, les « non-initiés »-&-« primo-arrivants-aux-cinemas-de-science-fiction-de-série-A-B-&-Z-&-dérivés » (*On s'excuse, mais les formes artistiques populaires produisent aussi, et de l'art, et de l'histoire, et du code ! Alors, oui, d'accord : « sous-culture »... Mais à l'heure qu'il est, les grincheux voudront bien repasser !*), ceci, aux allures de GAFAM hypertrophiés & éthiquement en roue libre : « Black Mesa » ? *Half Life 2* (2012) ; « Wallace Corporation » ? *Blade runner 2049* (2017) ; « Omnicorp-OCP » ? *Robocop* (1997) ; « Umbrella Corp » ? *Resident Evil* (1997... Amusant ? Les concepteurs du jeu, très pros, ont infecté tout le Net pour antider la création de cette détestable entreprise... Ainsi, le Wikipédia crache automatiquement « 1968 » et va jusqu'à donner les noms des fondateurs !) ; « Cyberdine Systems » ? *Terminator 2, le jugement dernier* (1991) ; « Voight Kampff » & « Tyrell » ? *Blade runner* (1982) ; « Psychasec » ? *Altered carbon* (2017) ; « Precrime » ? *Minority report* (2002) ; « Soylent corp » ? *Soleil vert* (1973) ; « Choam » ? *Dune* (1984) ; « Recall » ? *Total recall* (1990 / 2012) ; « Weyland-Yutani » ? *Alien, le huitième passager* (1979) ; « Con-Am 27 » ? *Outland, loin de la Terre* (1981)... S'agissant de la datation & des occurrences mentionnées ci-dessus, une fois qu'on a fait abstraction du phénomène de « franchise » : on parle « films » ou « séries » ou « animations »... Les romans adaptés de Philip K. Dick, de Frank Herbert, de Richard Morgan ou les romans & bd adaptés de K. W. Jeter ou Jim Steranko viennent avant ou après, avant & après... On vous laisse remettre de l'ordre dans ce pataqués qu'est la flèche du temps de la Sci-Fi. Pareillement, on vous laisse trouver d'autres exemples d'entreprises bien glauques et sans beaucoup de *raison sociale* à la faveur d'une éventuelle itinérance *streamée* !

2. La matrice, la source, le point zéro, c'est « Welcome Twin Peaks », le panonceau factuellement ridicule mais follement surréel — parce que proposé, justement, « à l'identique » de celui de « Twin Peaks (1990) » de David Lynch & Mark Frost ! — de Philippe Parreno dans l'arrière-cour de la Villa Arson de Nice pour l'exposition de groupe « No man's time » de 1991... Simulacre & faux ready-made plus lynchien & souverainement onirique que l'original entrevu dans le générique de la « Mère de toutes les séries » & formidable machine « à suspendre l'incrédulité »... Ou autrement « lynchien » et « barré » (*pour les inconditionnels du tabillot de Missoula*)...

3. Erik Bullof, « Le film et son double. Boniment, ventriloquie, performativité ». Paru en octobre 2017, 17 x 24 cm (*broché*), 208 pages, Éditions Mamco. Quatrième de couverture : « Déplacé de la salle à l'écran de l'ordinateur, dissocié de son dispositif technologique traditionnel, le film rencontre aujourd'hui de subtiles métamorphoses. Il semble persister sous son avatar numérique à la manière d'une promesse, d'un fantôme ou d'un double. On observe en effet dans le champ du cinéma expérimental et de l'art contemporain de nombreuses stratégies artistiques qui tentent de remplacer le film par un simple énoncé sous la forme de conférences illustrées, de lectures ou de performances. Peut-on faire un film avec des mots ? « Le film et son double. Boniment, ventriloquie,

performativité » se propose d'étudier le devenir performatif du cinéma à travers cinq catégories spéculatives : le film papier, le film script, le film conférence, le film boniment, le film mouvement. Un film peut-il exister sous la forme d'un collage ou d'une suite visuelle ? Le script peut-il se substituer à l'œuvre ? Une conférence est-elle un film performatif ? Peut-on pénétrer dans l'écran pour raconter une fable ? Les mouvements sociaux d'occupation des places relèvent-ils du cinéma vivant ? ». Bon bouquin d'un auteur qui travaille sur la porosité entre le cinéma et les arts plastiques...

Sinon, la « remédiation rétrograde », désignation empruntée par Erik Bullot au théoricien du « cinéma élargi » Pavle Levi, consiste à faire un *semblant de cinéma* en oubliant volontairement son dispositif technologique & en ayant recours ou en empruntant les moyens de produire de la représentation de médias plus anciens ou censément *has-been*, tels que le théâtre, la performance, la conférence, l'assemblage, le collage ou des épisodes oubliés et archaïques du cinéma lui-même... Soulignons, au passage : faire du *rétrograde* et de la *citation, mettre du déjà-vu dans du déjà-là* pour entretenir tout un chacun de science-fiction est un paradoxe (*En limite du n'importe quoi pur & simple... Et précisons : entre autres contradictions, joyeusement acceptées !*) qui ravit & motive les volontaires du club « cinéma-bis », jour après jour...

4. « cinéma-bis » à tout le moins... On pense avoir outrepassé, largement, dès avant que d'avoir commencé, les limites septentrionales d'un éventuel & très expérimental « cinéma-ter » ! Mais on ne veut affoler personne au moment de passer d'un consensuel « collègue au cinéma » à un « cinéma au collègue » un tantinet plus brouillon...

5. Cinéma-bis (*ou bientôt « Z »*), c'est le vaste hinterland des productions fauchées, métaphores dépravées des *blockbusters* qu'elles auraient dues être, où le contenu & les intentions sont ratatinés mécaniquement par la misère des moyens assurant la mise en œuvre formelle & la mise à disposition au public... Les anciens abonnés de feu le magazine « Starfix » savent par inclination (*avec leur shibboleth : « Roger Corman ! »*) & recherchent fébrilement l'ivresse esthétique & ambiante de cette forme frelatée d'images éhontées en mouvement ! Pour les autres, plus portés sur la littérature de haut-vol : il suffit d'imaginer le « Salammbô » non corrigé de Gustave Flaubert, brouillon recopié par un authentique dyslexique, imprimé avec un photocopieur en panne de toner aux dimensions d'un samizdat ouzbek... Vous imaginez la postérité du truc ? Versant arts plastiques, et pour de vrai, on trouvera un Robert Longo, vieil habitué du top cinq de l'art contemporain (*et référence ultime de notre travail de rétro-projection*), usinant en lousdé un petit et cheap « Johnny Mnemonic (1990) », bien B quoi que tout aussi décisif que ses dessins au fusain... La consécration ultime d'un film « bis » est d'accéder au rang de « film culte »... Ou, pour les snobs extrêmes, de « nanar culte » (*A ne pas confondre ingénument avec la « bonne daube », bien sûr !*)... Une nouvelle dénomination universitaire dit tout de ce registre et de son éventuelle génialité au second degré : « cinéma de contrefaçon »...

Bref, la définition du « bis » chez Wikipédia : « Dans les années 1950, l'influence de la critique de film, exprimée notamment par des revues comme les Cahiers du cinéma ou Positif, la politique des auteurs et un phénomène comme la Nouvelle Vague provoque une analyse et même une sur-analyse des films. L'essor des ciné-clubs, des cinéphiles et l'importance accordée aux auteurs fait sortir de l'oubli des historiens des cinéastes dont le travail va modifier l'orientation du cinéma de l'époque. Un regard neuf est posé sur ce dernier. Si bien qu'à la fin de la décennie, le cinéma européen est en pleine mutation et profite de l'essoufflement momentané du cinéma américain, dont Hollywood est en pleine crise (*Nouvelles lois anti-trust, arrivée de la télévision...*) pour remplacer la série B « authentique » (*moyen-métrage bon marché destiné à être présenté avant le film principal dit A*) et la baisse de production des films de genres populaires aux États-Unis. Les pays européens se lancent alors dans le cinéma d'aventure qui gagne en popularité. À cette occasion, le film policier, le péplum, le western avec Sergio Leone en Italie et le film d'espionnage refont surface. C'est l'émergence des « indépendants ». Alors que l'âge d'or du cinéma-bis européen se termine au début des années 1970, le jeune cinéma américain, issu des indépendants, commence à émerger et donne naissance au « Nouvel Hollywood ». Érotisme, et pornographie ont du succès sur le marché. Ne subsistent alors que quelques genres européens, comme le giallo, les films érotiques et les films d'horreur. Ce qu'on appelle le « cinéma de quartier » touche à sa fin. De nos jours, des réalisateurs estimés & érudits comme Christophe Gans ou Quentin Tarantino tentent de perpétuer une certaine tradition, mais c'est surtout en visionnant les vieux films dans les cinémathèques ou sur certaines chaînes câblées qu'on peut apprécier ce qu'était le *cinéma-bis*. On ne peut déterminer clairement qui a utilisé le terme de « cinéma bis » pour la première fois (*au contraire de celui de « documentaire », de « Nouvelle Vague » ou du « Néo-Réalisme »*), mais on peut dire que la première revue à s'y intéresser est « Présence du cinéma » en décembre 1960. L'émergence de la notion du « Bis » est liée à une volonté de réhabiliter des films, des cinéastes oubliés. Cela passe d'abord par le retour de genres méprisés et considérés comme décadents, voire éteints : le Fantastique, l'Érotisme... On peut dire que cette notion regroupe des films répondant à des critères comme : être des films de genre, à caractère populaire et commercial (*fantastique, péplum, aventure, western, etc.*) être des films à budget très limité, de qualité inférieure par rapport au modèle économique dominant et être méprisé par les instances de légitimation sociales dominantes : critiques, historiens, etc. Le cinéma-bis, bien que difficile à définir, s'articule autour du système de genre cinématographique, qui permet au spectateur de comprendre rien qu'en voyant l'affiche du film ou son nom ce qu'il s'apprête à voir. Ces films ne sont pas a priori choisis par le public pour leur réalisateur ou leur distribution mais pour le genre auquel ils appartiennent. De par son caractère à la fois « rétro » et innovant mais surtout intemporel, le cinéma-bis porte en son sein des genres de films éprouvés et surreprésentés ainsi que des genres inédits ou propres au cinéma de faible budget. »

6. La violence physique, le mépris absolu que ces grands groupes et leurs appareils de direction opposent/ imposent en toute impunité à leurs concurrents, à leurs salariés comme à toute la société qui les entoure sont aussi effarants, monstrueux que déclinés en mode *There Is No Alternative* dans tous les scénarii des films que l'on cite... A un point tel

que l'on souhaitait initialement intituler le travail en cours « l'écran m'a crever » en référence à une affaire criminelle sordide de A à Z (*et son accroche tragique* : « Omar m'a tuer »), et parce que l'on voulait s'émanciper des formes usuelles de cinéma... Mais aucun des jeunes participants ne voyait où on voulait en venir avec pareil sous-entendu & le soupçon de faute grossière qui nous visait quant à l'accord du participe passé devenait trop oppressante...

7. « La semaine dernière, dans le cadre de son installation au MoMA, l'artiste Tania Bruguera a organisé la parution d'une annonce en pleine page dans le New York Times qui disait « Dignity has no Nationality » en caractères gras sur fond jaune. C'est une noble déclaration. Mais à qui s'adresse-t-elle ? Pourquoi est-elle publiée dans le « New York Times » et pas, disons, dans le pro-business « Wall Street Journal » ou dans le borderline « National Enquirer » ? L'espace a-t-il été offert par le « New York Times » ou le MoMA a-t-il dépensé 165 000 \$ pour cette annonce ? C'est précisément le genre de geste d'autosatisfaction du monde de l'art qui, par la diffusion directe d'une déclaration qui semble correcte sur le plan des faits, plaît à tous ceux qui lisent déjà le « New York Times » et qui sont forcément déjà de cet avis. Mais cette déclaration n'a aucune incidence sur ceux qui pourraient être en désaccord avec elle, et encore moins sur la précarité des êtres humains qu'elle semble évoquer. Je pense que la fiction fait un bien meilleur travail de révélation de la condition humaine que de telles présentations de « faits », parce que la fiction nous parle indirectement — par l'absurdité, le fantastique ou la suspension de l'incrédulité — et ne brouille donc pas notre perception par une sorte de légitimité. Le concept de décor, pour Broodthaers comme pour moi-même, permet d'évacuer ce type de danger. », Joe Scanlan, entretien avec l'artiste, Zérodeux, « Décor/avant-poste », Frac Pays de la Loire. <https://www.zerodeux.fr/interviews/joe-scanlan/>

8. A ceci près, que la reproduction d'une image rétro-projetée interroge très vivement, malgré la servilité besogneuse du dispositif, la notion « d'écart » entre la chose et son image et met sous notre nez à toutes & tous (*A moins de quarante centimètres pour être exact...*) ce qui ne peut être que notre « style » à chacune & chacun : tributaire d'une façon de voir et d'une manière de faire, le même vilain pixel ou dot mal imprimé & agrandi n'est jamais re-présenté & actualisé de la même façon sur la bâche... Mais la perception à bonne distance de ces trahisons par défaut fait que l'une et l'autre sont parfaitement fidèles à l'image de départ... On est rattrapé, ou on en revient, par delà le tour-de-force estomaquant du premier coup d'œil, aux vertiges dispensés par les simulacres de l'Hyper-réalisme et par certaines peintures de la Picture Generation... Plus on veut mettre la relativité de la ressemblance à la porte, plus elle rentre par les fenêtres, quand bien même elles seraient fermées à double-tour. CQFD. C'est fait !

9. Avec, comme toujours, la Réalité s'appliquant à bastonner de toute sa hauteur les petits fictionneurs qui, comme nous, l'assiègent : abandonnant fébrilement la peinture du brand « Voight Kampff » de Blade Runner (*Ridley Scott, 1982*) urgemment destiné au bureau de la co-psy, exemplaire & postmoderne « Rachel », sur la brèche au lendemain de la réunion parents-profs sur l'orientation des troisièmes, le gang « cinéma-bis » a vite mis en train & en peinture le logo de la fétide « MNU » de District 9 (*Neill Blomkamp, 2009*) pour l'apposer en panique, avant qu'il ne soit démantelé, sur le paquet de grilles et d'interdictions et d'avertissements et de consignes qui, comme une ligne de démarcation, une barricade, une DMZ, un mur, un check point, une ligne verte, sépare momentanément l'intérieur du bahut du reste du monde avant l'installation d'une grille aux proportions rien moins que babyloniennes... Chacun se fera, à la lumière de ses arbitrages, dans ce nouveau contexte infléchi — pur effet de « montage-collage » — son idée sur le cours des choses, son acceptation du cours des choses ou ce que requiert pour sa gouverne la définition éventuelle de contre-mesures pour agir sur les choses en cours... Ce qui n'est carrément pas de notre ressort & qui échappe salutairement à nos intentions, disons-le.

10. Le club « cinéma-canal historique », c'est l'officine animée bénévolement depuis des lustres par Benoît Piottin (*et qui rôde les futurs USAéens aux joies du « plan », du « montage » et de la cinéphilie*) & passée légitimement d'une semi-clandestinité à la reconnaissance officielle... Cette année, les membres de son groupe d'affidé.e.s travaillent, elles et eux aussi, sur le « refaire », le remake, le pastiche, le reboot, la citation... Une forme de cinéma off fermentée dans les marges du cinéma-bis et Z dans les années 70, précipitée dans les années 90 par des artistes plasticiens assez radicaux aux confins du cinéma expérimental *Et au premier chef, un Brice Dellsperger ou un Pierre Huyghe... Et en voie de devenir un tout-venant esthétique mainstream* : « Stranger things » est-il autre chose qu'une plate resucée vintage à gros budget des autrefois très inventifs cinoches de Steven Spielberg, Joe Dante et consorts ?) qui pose la question de ce que l'on voit et ce que l'on veut voir dans un film... Question idiote ? Bah, quand on regarde des gamins rejouer cette scène <https://www.youtube.com/watch?v=RoeCwc5-14> ou celle-ci <https://www.youtube.com/watch?v=btlkYYTFaDQ>, idiote ? Vraiment ? Anodine ? Sans blague ?

11. Le film de toutes ces rognures bricolées de futur remis au goût du jour, collées bout à bout & longuement customisées sur Adobe, sera projeté aux dimensions d'une cimaise, dans la nouvelle galerie du collègue (*Enfin ouverte !*), ainsi que « Zim-Zum », long, très long métrage (*Une boucle sans fin, en fait !*) réalisé l'année dernière en marge du « club cinéma-canal historique » avec pour seul sujet et pour seul acteur un décor chaotique résolument anti-naturaliste, absolument construit, dont on voulait, par l'image & le cadrage (*Et rien d'autre !*), vérifier le contenu « paysager » latent et le « romantisme » déviant... Avec un peu d'avance sur les reportages collapsologiques du moment qui dressent le portrait ravagé de notre environnement immédiat, un vrai succès esthétique ! N'importe quoi qui ne serait pas filmé n'importe comment est toujours reconnu pour ce qu'il n'est pas. CQFD. Ceci aussi, c'est fait !

